

L'autrice et illustratrice jeunesse Delphine Perret, reine des petits riens

*Sa plume est précise, drôle, émouvante. Son terrain de jeu ?
Le quotidien, qu'elle croque avec une humanité folle, comme dans son dernier
album, Le plus bel été du monde. Rencontre.*

Le portail s'ouvre tout seul. Le vent du large, sans doute. Un jardin se déplie, sympathique dès le premier regard, avec ses arbres fruitiers noueux qui jouent à la corde à linge. "La lumière est très belle ici. Le ciel a souvent un air théâtral ! Et la mer se fait entendre : le bruit des -vagues vient certains soirs jusqu'à mes fenêtres", a indiqué la locataire des lieux, dans un courriel synthétique et intense, comme tout ce qu'elle écrit et dessine. Il y eut le temps long de Lyon, et juste avant le premier confinement, à l'approche de ses 40 ans, Delphine Perret s'est mise à l'abri dans cette maison du Croisic. Une installation en terre inconnue, avec son fils comme seul repère.

L'enfant apparaît dans son dernier livre, *Le Plus Bel Été du monde*. Un album d'exception, plein d'émotion et de discrétion, qui peut se lire par grands et petits, été, automne, hiver, printemps, et ainsi de suite. Un récit autobiographique à l'aquarelle, où des paroles s'échangent entre une mère et son garçon, sur les petits riens qui les soudent. " — Tu peux porter mon bâton ? — Si tu ne t'en sers plus on le jette. — Non ! Je cours et après je m'en sers encore. " Une sensation d'accomplissement jaillit de ce journal de bord où scintille la banalité du quotidien, l'impression que chaque dialogue, chaque couleur, culmine à des sommets de maîtrise et de simplicité. De l'extérieur, aucune trace de labeur. Et pourtant, Delphine Perret dit avoir peiné.

Un projet intimidant

Habitée au "trait" depuis ses débuts, qui lui a permis de croquer loup (*Moi, le loup et les vacances avec pépé*), crocodile (*Pedro et George*), ours (*Björn*) ou singe (*Une super histoire de cow-boy*), elle n'avait pratiquement plus fait d'aquarelle depuis qu'elle en avait reçu une boîte miniature, à l'âge de 10 ans. Avec son dernier album, elle a constaté que l'inexpérience lui jouait des tours : "Les encres m'ont refusé le passage, elles ne réagissaient pas bien au papier." Elle dit s'être aussi sentie intimidée par l'ampleur de son projet : donner une texture à ce sentiment intime d'appartenance à l'humanité. "J'ai une grande empathie pour toutes les vies qui m'ont précédée, qui ont traversé les mêmes paysages que moi, avec leurs rêves, leurs blessures, et l'obligation d'accepter leur destin. Cela me bouleverse d'y penser", énonce-t-elle de sa voix singulière et douce, striée d'une fine fêlure.

Inutile de l'assurer que son objectif est parfaitement atteint. Delphine Perret fait partie de ces "gens qui doutent" chantés par Anne Sylvestre. Vous ne la surprendrez jamais à se bercer de musique dans son atelier, car elle travaille toujours en silence. Mais vous l'entendrez peut-être fredonner ailleurs, tant elle aime donner de la voix : "Je peux me passer de dessiner pendant deux mois, mais pas de chanter. Pour moi, ou avec des amis. C'est mon moyen immédiat de m'exprimer..."

Une illustratrice qui privilégie l'ouïe, le cas est peu courant. Ce sens de l'écoute lui vient peut-être d'un séjour à l'hôpital pendant l'enfance, causé par un problème oculaire qui l'a maintenue quinze jours dans le noir complet. Sa seule distraction consiste alors à écouter des histoires enregistrées sur des cassettes, et à laisser apparaître des images indélébiles dans sa tête, sensible à chaque inflexion de voix. Elle se souvient notamment d'une histoire d'enfant esclave sur le Mississippi, entrecoupée de chants de gospel. Et d'une autre " plus abstraite, racontée par Patrick Poivre d'Arvor (néanmoins intéressante), sur deux peuples qui se battaient pour repeindre le monde en bleu, jusqu'à ce qu'un petit garçon arrive pour enlever la peinture ".

À cette époque, Delphine Perret voue un culte à Quentin Blake, l'illustrateur des romans de Roald Dahl, ainsi qu'aux "Tom-Tom et Nana" de Bernadette Després, et aux aventures d'un ourson danois des années 1950 nommé Petzi : "J'avais une affection pour

.../...

les personnages bien dodus, j'aimais sentir quelque chose de joufflu, de palpable dans les dessins des livres." Maintenant qu'elle se trouve de l'autre côté de la barrière, elle est souvent prise dans un conflit de loyauté, soucieuse d'inventer des albums qui auraient plu à la petite fille qu'elle était, sans pour autant réprimer l'illustratrice qu'elle est devenue : "À chaque fois que je décide de mettre un point final à une histoire que j'ai écrite, j'ai conscience que c'est mon point de vue d'adulte qui parle. Mais je sais que si j'avais été enfant j'aurais voulu voir un tout petit quelque chose en plus. L'équilibre est difficile à trouver." Équilibre, voilà le maître mot de l'œuvre de Delphine Perret, funambule déroulant le fil d'une œuvre cohérente et variée, accordant écriture et dessin avec une égale concentration.

Bizarreries humaines

En témoignent ses histoires courtes en deux tomes autour de l'ours Björn (Pépète du Salon de Montreuil en 2016, Prix Sorcières en 2017), impeccables d'harmonie entre l'image et le texte. Tracés à la fine pointe noire, des animaux de la forêt s'essaient aux bizarreries humaines, farniente sur canapé, sortie à la piscine municipale, commande de vêtements à distance, visite médicale. Tout n'est que délicatesse, humour et profondeur, dans ces deux albums porteurs de sa joie secrète de créer : "Quand je repense à cette image du lapin et de l'ours qui jouent aux cartes, à combien son apparition m'a donné de la joie, à cet heureux hasard qui fait que tout à coup les personnages sont là, je me dis que ce métier offre vraiment de grands bonheurs ! "

par Marine Landrot

(Télérama – mercredi 26 janvier 2022)

<https://www.telerama.fr>